

## Chronique de l'actualité littéraire saisie dans les journaux et, parfois, sur les ondes (septembre-novembre 2005)

**Les belles phrases de la rentrée littéraire.** « Comme la Joconde, son sourire était une énigme », Aurélie Zarka (*A ton image*, Farrago).

La cellule familiale selon Brigitte Giraud (*J'apprends*, Stock) : « cette machine qui peut tout aussi bien épanouir que broyer un être ».

« Une mère on n'en a qu'une. Quand on la perd, il ne reste plus rien », François Cérésa (*J'ai bien connu mon frère*, du Rocher).

Arthure, une adolescente, ressemble « à la lune en plein jour : faucille claire dans le ciel pâle, mais porteuse des duvets frissonnants de la nuit », Cédric Morgan (*Oublier l'orage*, Phébus).

**Obscurantisme.** Il est des critiques qui s'y entendent pour vous donner envie de lire un livre. Florilège.

*Le Figaro littéraire* (1<sup>er</sup> septembre) : « La force de ce roman [*Le Cercle de Megiddo* de Nathalie Rheims, Léo Scheer] est de donner du crédit à l'extravagance, jusque dans l'explication numérolologique du monde et la réunion œcuménique de tous les fils d'Abraham au sein d'une même confrérie. Mais, on en dirait davantage, on gâcherait le suspense. » Ce serait regrettable en effet.

*Libération* (8 septembre) : « Boîte à fantasmes avec femmes sans jambes, loups-garous et Dinky Toys, *Vertig* [Richard Morgièvre, Denoël] est aussi un thriller lacanien, construit sur la répétition de mots, de phrases et de scènes sans son dont on s'approche toujours sans en crever jamais le vide. Glissé dans le variable point de vue d'un doux psychopathe, le lecteur parcourt un univers paranoïde où tout fait signe et où rien ne fait définitivement sens. Charitablement, Gérard/Richard propose deux explications à son labyrinthe : si ce n'est l'acide dissimulé dans une cigarette qu'on lui a offerte, il est donc le premier homo sapiens à être contaminé par un virus informatique. » Bigre.

*Le Monde des livres* (9 septembre) : « Résumer *Fuir*, ce court, dense et cependant aérien roman [de Jean-Philippe Toussaint, Minuit], reviendrait pratiquement à en réécrire chaque page. » Patrick Kéchichian se lance tout de même dans l'aventure, peut-être pour éviter un trop grand effort à l'éventuel lecteur, et affirme : « *Faire l'amour*<sup>1</sup>, *Fuir*... Dans les deux cas, un titre infinitif tente désespérément d'objectiver ce qui ne saurait l'être, tant le désir et l'inquiétude sont présents, tant ils agissent et perturbent. On dirait des impératifs empêchés, ou figés dans une même sidération, des lignes de conduite que l'on est impuissant à maintenir droites. »

*Le Monde des livres* (21 octobre) explique pourquoi Catherine Lépront (*Ces lèvres qui remuent*, Seuil) reste « oubliée des prix, quasi ignorée des médias ». C'est « parce qu'elle écrit des phrases à l'ondoyante, buissonnière (et parfois ironique) liturgie, avec un style et une grâce intellectuelle trop sensibles pour les gens pressés, et parce qu'elle dit comment agit la pompe de l'aquarium des petites compromissions, quel désenchantement inspire ce ventre-à-

---

<sup>1</sup> Le précédent titre de l'auteur.

terrisme avide. » On comprend parfois les jurés et les médias, peu enclins à arpenter l'aquarium ventre à terre.

*Le Monde des livres* (28 octobre) : « Sauvé du ciel, comme jadis Moïse des eaux, Jamil [personnage du *Porteur d'ombre*, Yves Bichet, Fayard] a besoin d'effroi, de vide, de glace, d'altitude. Il entraîne Léandra dans ce vertige amoureux et physique, planant serré contre elle au-dessus d'un grand cirque glaciaire, sans plus de repères, ondulation de glace et de roche à l'infini, s'unit à elle au sortir d'un nuage, dans un coït plus fulgurant que mythologique. La force de l'aventure bouleverse Léandra qui s'en inquiète. » Il y a de quoi.

Heureusement, il reste des auteurs à la prose plus émolliente : dans *Le Figaro littéraire* (1<sup>er</sup> septembre), on apprend que « la littérature de Jean d'Ormesson [*Une fête en larmes*, Robert Laffont] n'est pas seulement distrayante, elle est reposante ». Ça rassure.

**Littérature et bons sentiments.** On relève dans les journaux de ce trimestre une certaine inclination pour les livres doux et tendres. Dans *Le Monde des livres* (2 septembre), Josyane Savigneau ouvre ainsi sa chronique du roman de Vassilis Alexakis, *Je t'oublierai tous les jours* (Stock) : « C'est un beau sentiment, devenu rare dans la littérature et peut-être même dans la réalité contemporaine, la tendresse. Sans doute parce qu'on se trouve davantage en danger en l'avouant qu'en exprimant des émotions en apparence plus violentes. Et aussi parce qu'il est plus difficile de l'écrire que de décrire les passions, les haines, le sexe, la mort. » Déclaration à rapprocher de celle, plus ancienne, de Patrick Kéchichian dans le même journal cette fois au sujet de *Petite punaise blanche* de Chantal Portillo (Héloïse d'Ormesson) : « Il est de bon ton, en littérature, de moquer les sentiments trop positifs, de générosité, d'abnégation, d'humanité... Affirmons au contraire, avec tranquillité, combien il est réconfortant de savoir que de tels livres existent. »

Même préoccupation chez Maurice Druon qui sort de sa réserve (ou d'ailleurs) pour défendre, dans *Le Figaro littéraire* (8 septembre), *Nous ne faisons que passer* de Francis Huré (de Fallois), « un livre rare, d'amour et d'Histoire [...] Dans un temps où la plupart des romans dits d'amour sont des mélanges de psychanalyse et de sexualité exposée jusqu'à l'obscénité, le livre de Francis Huré est exemplaire : il restaure l'art de tout faire entendre, jusque dans les situations les plus intimes, avec une parfaite élégance, et cette qualité du style qui s'appelle la retenue. »<sup>2</sup>

Enfin, on retrouve ce goût pour les bons sentiments dans *Le Monde des livres* (23 septembre) à propos du roman de Robert Bober *Laissés-pour-compte* (P.O.L.) : « On aura beau chercher et chercher encore, il n'y a pas de méchants dans le roman de Robert Bober. Pas de personnage cupide ou fourbe, pas d'affreux pédophile ou d'assassin en puissance, rien de tout cela et c'est tout de même assez rare pour être signalé. Mais peut-on construire tout un roman sans le moindre vilain, le plus petit sans-cœur ? Eh bien oui... »

---

<sup>2</sup> Dans *Les errances Druon* (José Corti), Claude-Louis Combet présente un Druon un peu différent, fils de châtelain, né vers 1118 à Epinoy, dans le Nord, et souffrant d'un curieux mal d'ombilic : « Un jour, Druon constata que son nombril était enflammé, et putrescent. On aurait dit que la ligature s'était desserrée et que par un interstice infime une goutte d'humeur s'écoulait. Druon se contenta de l'éponger, du pan de son manteau. Plus tard, il la goûta. L'odeur était fétide, la saveur âcre et tenace lui souleva d'abord le cœur, mais il persista dans cette dégustation, cueillant soigneusement la liqueur de son doigt et la léchant. » (*Libération*, 22 septembre)

**Mots doux.** On apprend, dans *Le Monde des livres* (2 septembre, à quelques colonnes de l'éloge des bons sentiments) que le narrateur du *Dossier Meyer-Devembre* (Ariel Denis, éditions du Rocher) interpelle le lecteur à coups de « tas d'obsédés ». C'est trop d'honneur.

Angelo Rinaldi (*Le Figaro littéraire*, 15 septembre) rend compte du livre de Pierre Jourde, *Festins secrets* (L'Esprit des péninsules) : « Le héros du roman est un professeur, et le mot héros n'est pas exagéré quand on sait qu'il doit affronter quotidiennement les troupes de trafiquants de drogue, racketteurs analphabètes, masturbateurs sournois, apprentis maquereaux, grenouilles de mosquée voilées jusqu'aux sourcils, prosélytes islamistes et champions de boxe thaï qui, selon Pierre Jourde, peuplent sa classe. » Le même Rinaldi s'emporte, la semaine suivante, contre la féminisation du vocabulaire : « Si, au nom de la féminisation des noms de métier, à procureur on ajoute un e, on aboutit pour la prononciation à *procureure*, qui est un borborygme de mourant. Il faut être sourd comme un bureaucrate pour ne pas entendre cela, ni comprendre qu'*écrivaine* semble désigner quelque pintade du monde des lettres. »

« La société d'aujourd'hui est anale, c'est-à-dire qu'elle n'est pas tournée vers l'avenir mais vers l'intérieur, vers l'anus. Le plus important, c'est la survie du moi, la survie du trou du cul. On ne pense plus qu'à soi aujourd'hui, on ne pense plus qu'à son trou du cul. » Une citation forte de Thomas Lélou (*Je m'appelle Jeanne Mas*, Léo Scheer) qui plaît beaucoup puisque reprise dans *Libération* (15 septembre) et dans *Le Monde des livres* du lendemain.

**Cornélien.** *Le Monde des livres* (2 septembre) confie cette interrogation qui taraude le narrateur de *Mont-Perdu*, le nouveau roman de Michèle Gazier : « Est-il plus facile de rentrer au pays d'où l'on est parti (sic) que de partir du pays d'où l'on est né (re-sic) ? »

« Avec *Double foyer* (Le Dilettante), Christine Avel signe un premier roman étonnant. Un roman où le héros semble n'être qu'un personnage secondaire, un figurant dans sa propre vie. N'est-ce pas d'ailleurs ce que nous sommes tous ? » (*Le Monde des livres*, 9 septembre).

**Dents dures.** « Et si *Le Roman des Jardins* (Grasset), ce livre-hommage aussi drôle qu'émouvant consacré à cette singulière tribu était en réalité le tout premier roman d'Alexandre Jardin ? », s'interroge *Le Monde des livres* (2 septembre). C'est en tout cas l'avis de l'auteur qui considère ses précédents ouvrages comme « fabriqués, hors la vie », ce qui est peut-être un premier pas vers la lucidité. Premier roman ou pas, il s'agit, pour Michel Crépu (*Le Masque et la Plume*, France Inter, 4 septembre), du livre « le plus odieux et le plus ridiculement écrit de la rentrée, lamentable, minable, la vulgarité même. »

François Cérésa dans *Le Figaro littéraire* (15 septembre) égratigne Véronique Olmi (*La pluie ne change rien au désir*, Grasset) : « Mme Olmi, peut-être influencée par le langage de Tarzan, se dispense de verbes [...] A la page 84, nous abordons la deuxième partie du livre avec la vaillance d'un héros de l'Illiade (sic) du coït, parfois dérouté par cette écriture tantôt télégraphique, tantôt inspirée de *Pim, Pam, Poum*, farcie de redites et de répétitions. »

« Amélie Nothomb s'apprête à entrer au musée Grévin, alors que Jean d'Ormesson vient de s'en échapper : depuis quelques jours, sa figure de cire court les plateaux de télévision » annonce *Libération* (15 septembre).

Philippe Cassard (*Le Figaro littéraire*, 27 octobre) réserve un traitement de faveur au premier livre de la déferlante Mozart dont on célèbre en 2006 le 250ème anniversaire de la naissance :

« ... intégrales, biographies, concerts, émissions de radio et de télévision se succéderont en un mélange où le meilleur côtoie le pire. Celui-ci nous est infligé trois mois en avance par le livre d'Eric-Emmanuel Schmitt, dont le titre, *Ma vie avec Mozart*, ainsi qu'une couverture pompeuse révèlent dès l'abord un contentement de soi et une prétention, qui s'étalent ensuite sur cent soixante pages. » Il faut dire que les citations proposées sont intéressantes : « Apprends que j'ai rejoint ton camp, le camp des créateurs », « Je quitte l'université où j'enseigne pour assumer le nouveau rôle qu'on m'a assigné, celui d'un jeune et brillant dramaturge », « Sais-tu que je suis devenu ton librettiste ? », etc.

Edouard Launet s'intéresse dans *Libération* (3 novembre) aux jurés du Prix Novembre, créé en 1989 pour « récompenser en toute indépendance une vraie littérature d'aujourd'hui [...] Ici, les jurés sont des rebelles, des insoumis [...] : Philippe Sollers, Frédéric Beigbeder, Pierre Bergé, Jérôme Garcin, Arnaud Viviant, Michel Crépu, Dominique Noguez, Patricia Martin. Comme on est loin d'une petite coterie parisienne ! »

*Le Figaro littéraire* (3 novembre) a relevé une jolie phrase, pas deux, dans *Nulle part* de Yasmina Reza (Albin Michel) mais « elle est de Roland Barthes, et Yasmina Reza en souligne le poignant avec un zeste d'envie. Comme elle aurait aimé qu'elle fût de sa plume. Nous aussi. »

**Copinage.** Cette coutume n'est pas l'apanage de la presse écrite. Dans *Le Masque et la Plume* (4 septembre), Patricia Martin a pu dire tout le bien qu'elle pensait du premier roman de son confrère de France Inter Philippe Meyer, *Brusque chagrin* (de Fallois).

**Chiffres et lettres.** Jean-Baptiste Harang (*Libération*) ne se contente plus de citer le livre qu'il chronique. Il accompagne chaque citation du numéro de la page dont elle est issue. Est-ce pour couper cours aux mauvaises langues qui affirment que les critiques ne lisent pas les livres dont ils rendent compte ? Dans cette optique, noter comme il le fait que les pages 13 et 67 de *Primo* (Maryline Desbrières, Le Seuil) commencent par la même phrase ne suffit pas. Les citations de Michel Houellebecq (*La possibilité d'une île*, Fayard) proviennent, elles, des pages 19, 22, 25 et 29... Heureusement qu'il recopie opportunément le poème figurant à la page 433 (sur 494 tout de même) sinon on aurait fini par croire que le livre lui était tombé des mains à la page 30. Par la suite, on apprendra qu'il a atteint la page 44 de *Fuir* (Jean-Philippe Toussaint, Minuit), la page 216 de *Je t'oublierai tous les jours*, de Vassilis Alexakis (Stock), la page 217 (sur 228, pas mal) de *La méthode Mila*, de Lydie Salavayre (Seuil), la page 216 du livre d'Alain Sevestre *Les tristes* (Gallimard), la page 230 du livre de Thierry Hesse *Jura* (Champ Vallon) et la page 123 (sur 128) du livre d'Eugène Savitzkaya *Fou trop poli* (Minuit).

**Original.** Le personnage préféré de l'écrivain de la rentrée semble être l'écrivain, de préférence en panne d'inspiration. Le narrateur de *La femme de l'analyste* (Bruno Tessarech, Buchet-Chastel) « décide un jour de détourner vers l'oreille d'un psychanalyste le cours de ce quelque chose qui entrave sa vie et l'empêche d'écrire. Car il est écrivain ». Celui de *Falaises* (Olivier Adam, l'Olivier) « peut attendre que Chloé, son enfant, se réveille, puis s'endormir pour quelques heures et, comme il est écrivain lui aussi, se préparer à de nouveaux livres. » (*Le Monde des livres*, 9 septembre). Le dernier roman de Pierrette Fleutiaux, *Les amants imparfaits*, est constitué du « subtil récit de Raphaël, celui qu'il veut écrire, sa première expérience d'écrivain » (*Le Monde des livres*, 21 octobre)<sup>3</sup>. L'argument de *Trois jours chez*

---

<sup>3</sup> « Si vous ouvrez *Les amants imparfaits*, le dernier roman de Pierrette Fleutiaux, prévoyez d'avoir quelques heures devant vous, car vous ne pourrez pas interrompre la lecture de ces 300 pages. » On est prévenu.

*ma mère*, Prix Goncourt de François Weyergans<sup>4</sup> d'après *Le Monde* (5 novembre) : « Weyergans s'est bien amusé en mettant en scène un écrivain nommé Weyergraf qui lui ressemble comme un frère et nous raconte son impossibilité à écrire... » L'article ne dit pas si l'amusement est contagieux<sup>5</sup>. Citons encore l'écrivain-narrateur de *Dans le décor* de Jérôme Beaujour (« Le centre de gravité du récit se trouve à une table de café, où un écrivain raconte le roman qu'il ne parvient pas à terminer » *le Figaro littéraire*, 1<sup>er</sup> décembre) et le thème d'*Un soir de décembre* de Delphine de Vigan : « Un écrivain qui a rencontré le succès connaît à présent l'impuissance d'écrire » (*Le Monde des livres*, 11 novembre). N'allez pas croire que ces écrivains recherchent la facilité. C'est Maurice Druon, très présent ce trimestre, qui le dit dans *Le Figaro littéraire* (27 octobre) : « Il n'est pas de personnage plus difficile à rendre plausible qu'un grand écrivain, surtout s'il n'est pas un comparse, mais le héros central d'une intrigue. »

**Références.** Maurice G. Dantec (*Cosmos Incorporated*, Albin Michel) est présenté comme « l'enfant de la révolution blanche et noire du punk-rock des années 70 [qui] a puisé dans la tradition de notre littérature fin de siècle, chez un Villiers de l'Isle-Adam et chez un Huysmans, ses techniques de narration d'humanité résiduelle. » (*Le Figaro littéraire*, 8 septembre).

« Les descriptions de Patrick Besson [*Saint Sépulcre !*, Fayard] nous rappellent parfois celles d'une BD revue et corrigée par un Raskolnikov passionné de vin rouge, de femmes et de guerre. » (*Le Figaro littéraire*, 3 novembre).

**Style.** « L'écriture d'*Un grand homme* est dépouillée, nette et souvent adamantine. On ne s'enfonce plus dans les broussailles. Les allées peuvent être sinueuses, mais elles sont dégagées, claires, et l'on y avance sur un sol ferme » écrit Maurice Druon, toujours lui, à propos d'*Un grand homme* (Albin Michel), le livre (autobiographique ?) de Pierre-Jean Rémy, son collègue de l'Académie française (*Le Figaro littéraire*, 27 octobre).

« Le style de la romancière, toujours, est reconnaissable, à son élan, voire à une certaine rudesse. Depuis *Truismes*, en 1996, *La Naissance des fantômes*, ou plus récemment *White*, on sait que la phrase de Marie Darrieussecq est chevillée à la sensation » note *Le Figaro littéraire* (15 septembre) à propos du dernier roman de celle-ci, *Le pays* (P.O.L.).

« *Kuru* (Thomas Gunzig, Au Diable Vauvert) possède une écriture efficace (mais sans platitude) qui permet de visualiser les scènes, de les halluciner en les lisant » selon *Libération* (15 septembre).

**Lecture forcée.** *Libération* (22 septembre) a trouvé une méthode pour faire lire Hélène Cixous (*L'amour même dans la boîte à lettres*, Galilée) : « On prend un groupe de lecteurs. On les oblige à lire Hélène Cixous. On est un peu obligé de les obliger, puisque personne

---

<sup>4</sup> *Le Monde* (9 novembre) relate sur deux pages la visite de François Weyergans, frais Prix Goncourt, à sa mère. Pour l'occasion, l'auteur a pris des photos de sa mère avec un Polaroid et la sœur de l'auteur l'a photographié en train de photographier sa mère. L'audace artistique n'a plus de limites. A côté des photos, le texte nous apprend que Weyergans aime sa maman et que Mme Weyergans est fière de son fils. Si Houellebecq avait eu le prix, on aurait sans doute eu droit à l'interview de son chien. Aurait-on perdu au change ?

<sup>5</sup> Dans *Télérama* (2 novembre), Antoine Perraud qui déclare être non-fumeur et abhorrer le tabagisme dit avoir particulièrement apprécié dans le livre de Weyergans le récit « d'une visite médicale prévue pour confirmer chez son narrateur la crainte d'un cancer du poumon. » C'est déjà ça.

d'autre le fait, mais passons [...] C'est un choc, disent ces lecteurs, une révélation. En parlant de *L'amour même...* leurs visages et leurs yeux s'adoucissent, ils sont enchantés, leur âme se prête aux impressions de sa musique et les jeux de son écriture leur causent un ravissement sensible.[...] On ronronne en déballant le cadeau de chaque phrase, on s'arrête à une page, un paragraphe, le double fond de notre mémoire se dérobe... » On regretterait presque de n'avoir pas été sélectionné dans le groupe.

**Olé olé.** Au rayon lingerie littéraire, après *La petite culotte* de Muriel Cerf, les amateurs pourront s'attarder sur *Le corset* de Julie Peyr (Denoël) : « Louise et Paul vivent ensemble depuis sept ans [...] Un soir, Paul lui offre un corset. Mystérieusement, le lendemain, Louise se réveille dans le corps de Paul, et inversement », signale *Le Monde des livres* (14 octobre). Les dessous d'*Asiles de nuit* (François Jauffret, Gallimard) sont moins affriolants : « Frémissante de colère, la phrase de Jauffret soulève les jupes de l'amour maternel, dévoilant une hideuse volonté de puissance », *Le Figaro littéraire* (17 novembre).

*Le Figaro littéraire* (10 novembre) dans une page consacrée à la comtesse de Ségur recueille les avis de divers auteurs sur l'œuvre de la dame. Au milieu des banalités attendues (« C'est sans doute aussi la lecture de la comtesse de Ségur qui m'a donné le goût de la droiture, de l'héroïsme, de la bonté », Denis Tillinac), on relèvera l'effet produit par ces romans apparemment innocents sur Philippe Jaenada qui connut « un phénomène spectaculaire et mystérieux à la lecture d'un passage des *Mémoires d'un âne...* » Comme un âne, vraiment ?

**Vocabulaire.** Jean-Baptiste Botul fait une apparition remarquée dans *Le Figaro littéraire* (22 septembre). Claude Duneton cite l'illustre philosophe et ses *Réflexions sur la flemme* dans sa chronique consacrée au *hu nong* chinois (une sorte de penchant naturel à la négligence dans le travail) : « Un salopé est un salopard sans méchanceté et un saligaud pavé de bonnes intentions. »

**Sept ans de réflexion.** Dans un article consacré aux blogs des hommes politiques, *Libération* (27 octobre) signale une page d'Alain Lipietz, député vert européen qui livre son « devoir de vacances, résultat de plusieurs années de réflexion sur le poème de Mallarmé *Ses purs ongles très haut...* »

**Perec.** Exploit oulipien souligné par *Le Figaro littéraire* (20 octobre) : « Comment peut-on raconter sa vie en 584 pages sans utiliser une seule fois le point virgule ? On peu à condition de s'appeler Olivier Todd. Cela n'a rien d'un exercice à la Perec. » On allait le dire.

**Beaux-Arts.** L'exposition Dada qui s'est tenue à Beaubourg s'est distinguée par sa forme labyrinthique. L'échiquier présenté, constitué d'une cinquantaine de cases communiquant les une avec les autres par plusieurs issues, est paraît-il un hommage à Duchamp. Le visiteur s'y promène à son gré, sans parcours fléché préétabli. *Le Monde* y retrouve le dadaïste qui « se moque autant des frontières que des nationalités » (6 octobre), y voit la volonté de « respecter la spontanéité des premiers instants. De ne pas classer, boucler, verrouiller, interpréter, sanctifier » (13 octobre). *Le Figaro* (6 octobre) trouve le dispositif à l'image de dada, « un peu labyrinthique, anarchique, sans la moindre intention pédagogique rudimentaire. » Il est vrai que la chose peut s'avérer dans un premier temps stimulante. On se dit qu'on va adopter la marche du cavalier, essayer de faire toutes les cases sans repasser deux fois dans la même, puis on se laisse faire par le hasard. Mais rapidement, on se rend compte combien il est difficile de stationner dans une case : l'exiguïté de l'espace, la masse d'informations qu'elle contient, le flux des nouveaux arrivants, l'attrait d'une oeuvre entraperçue par l'ouverture sur

une autre case, tout vous pousse à aller toujours de l'avant ou de guingois. On réalise alors que tout cela est parfaitement calculé pour susciter le mouvement, l'accélérer, et mener le visiteur le plus rapidement possible vers la sortie afin de laisser la place à ceux qui attendent leur tour. Et comme on est beaucoup moins malin que les concepteurs de cette machinerie, on se retrouve trop vite dehors, vaguement insatisfait, en se promettant de revenir voir ce qu'on a raté. On peut alors atténuer sa frustration à la librairie et méditer sur ce début de siècle qui célèbre par l'institutionnalisation et le commerce les plus hardis provocateurs du précédent.

**Point final.** Laissons à Maurice Druon, l'homme en forme du trimestre, (*Le Figaro littéraire*, 27 octobre) le soin de conclure avec son évocation de Pierre-Jean Remy : « Accèdera-t-il à une part de postérité ? C'est notre problème à tous. Et sera-ce par son premier roman, *Le Sac du Palais d'été*, qui reçut le Renaudot en 1971 ? Ou par *Une ville immortelle*, grand prix du roman de l'Académie française en 1986 ? Ou par sa monumentale biographie de Berlioz ? Ou encore par son *Londres, ABC romanesque et sentimental*, qui est à mes yeux de vieil anglophile, un long enchantement ? » On se le demande.

APPEL
-------

Les lecteurs souhaitant enrichir cette rubrique peuvent envoyer les échos, curiosités et cancans recueillis dans les expositions, sur la toile, dans les journaux, à la télévision ou dans la vraie vie à l'adresse suivante : <a href="mailto:didion.philippe@wanadoo.fr">didion.philippe@wanadoo.fr</a>
---